

ATHLÉTISME SUISSE



ATHLE.ch

PAUL MARTIN

AU DIXIÈME DE SECONDE

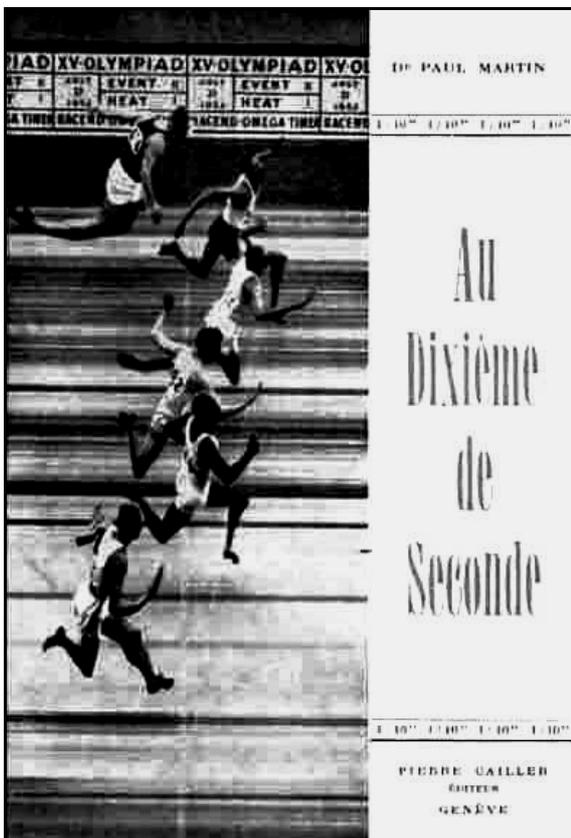
1° LES DÉBUTS



COMPILATION DES DOCUMENTS RÉALISÉE PAR PIERRE-ANDRÉ BETTEX



AU DIXIÈME DE SECONDE PRÉFACE DE THIERRY MAULNIER



J'ai rencontré pour la première fois le Dr Paul Martin sur un stade : non pas un de ces stades immenses où il lui fut donné si souvent de lutter parmi les nations rassemblées, dans des clameurs de fièvre et de gloire. Non ! Sur un petit stade charmant où il avait bien voulu apporter, à quelques écrivains qui y prolongeaient leur jeunesse dans des compétitions amicales, l'éclat de cette légende qui dore les grandes carrières sportives, un renom intimidant, et son amitié. C'était l'année dernière. Nous nous sommes retrouvés cette année sur la même piste. C'est alors qu'il m'a fait l'honneur de me demander quelques pages pour servir d'introduction au recueil de ses souvenirs olympiques, honneur que j'ai accueilli avec joie en évitant de m'inquiéter de savoir ce que j'avais fait pour le mériter. Je n'ai pas besoin de dire que le goût que je porte aux jeux dont il s'agit et plus particulièrement à ces courses qui sont les plus belles, sur les distances où Paul s'est illustré, ne m'a jamais conduit très loin dans la voie triomphale. Des circonstances m'ont écarté des stades à l'âge même où je pouvais commencer prétendre à y atteindre des résultats honorables, et je n'y suis revenu que trop tard, au moment où l'on est encore pour quelques années un jeune écrivain, mais où l'on n'a

plus aucune chance de se mesurer à armes égales, dans les exercices du corps, avec la vraie jeunesse. Là où le Dr Paul Martin a tant de souvenirs, et quels souvenirs ! Je ne saurais avoir, en ce qui me concerne, que des regrets. J'irai plus loin - au moment où j'ai accepté l'offre que me faisait Paul Martin, je ne savais rien par moi-même des compétitions olympiques auxquelles son livre est consacré presque en entier. Je n'avais été présent ni à Anvers (j'avais onze ans), ni à Paris, ni à Amsterdam, ni à Los Angeles, ni à Berlin. Mais j'ai pu faire, cette année, le voyage d'Helsinki, avec les bonnes feuilles du livre de Paul Martin dans ma valise, et il me semble que j'ai pu trouver dans ces journées inoubliables, où la fête sportive atteint à la perfection de sa pureté et de sa grandeur, les puissantes émotions personnelles qui m'étaient nécessaires pour que l'expérience vécue dont ce livre est fait me fût véritablement fraternelle. L'entrée de Paavo Nurmi dans le stade, la flamme au poing, dans le cri de reconnaissance de tout un peuple, la haute tour pavoisée de feu dans le lent crépuscule nordique, les coureurs du dix mille mètres abandonnés l'un après l'autre en détresse par la foulée exténuante de Zatopek, la course ailée de Whitfield passant les autres concurrents du huit cents mètres au second tour comme s'ils étaient arrêtés, soixante-dix mille spectateurs debout, criant sans même savoir qu'ils criaient, penchés sur l'anneau de vérité où s'achevait la bataille du cinq mille, le Russe et l'Américain seuls, loin devant les autres dans le trois

mille mètres avec obstacles, côte à côte, liés l'un à l'autre par une lutte à ce point implacable qu'elle devenait une amitié, les déboulés incroyables des coureurs jamaïcains et américains dans les quatre fois quatre cents mètres, les larmes de Barthel vainqueur tandis que montait au mât olympique le drapeau du petit Luxembourg, la force et la beauté semi-divines du décathlonien Mathias, toutes ces images qui se pressent dans ma mémoire viennent se mêler pour moi à celles que suscite, à peine moins présentes, le livre de Paul Martin. Elles l'éclairent et il les éclaire. A ceux qui ont vu, et à ceux qui n'ont pas vu ces grands spectacles où les hommes sont séparés par la lutte et unis par l'effort, dressés l'un contre l'autre jusqu'à l'épuisement total et pourtant souriants, noués par l'angoisse de la plus haute intensité dramatique et pourtant heureux, où toute une foule met en commun des espoirs et des déceptions contraires, et se laisse aller sur la grande houle de l'admiration et de la pitié, il me semble qu'on peut pareillement demander de lire "Au dixième de seconde". Je le conseillerai pareillement à ceux qui connaissent le sport et à ceux qui ne le connaissent pas - et je range parmi ces derniers tous ceux qui croient avoir des raisons de le mépriser.

Les images qu'on va trouver dans les pages qui suivent d'une belle carrière athlétique sont plus éloquents qu'une plaidoirie et plus convaincantes qu'une démonstration. Car elles sont au sens propre du terme exemplaires. Elles nous disent ce que le sport peut être pour ceux qui savent en découvrir et en goûter les richesses. Le sport ne vaut pas comme un moyen de gagner de l'argent, et surtout d'en faire gagner aux commerçants qui l'exploitent parfois : le sport commercial peut certes - qui le nierait ? - offrir de beaux spectacles, mais il est déjà corrompu dans son principe, avili. Le sport ne vaut pas comme un moyen, pour les plus doués, d'acquiescer cette célébrité, cette gloire fugace et fragile que ses vedettes partagent avec les autres vedettes de l'actualité, encore que les satisfactions d'orgueil attachées aux victoires sportives - même si quelque vanité, quelque cabotinage s'y mêlent parfois - ne me semblent pas plus condamnables que bien d'autres. Le sport ne doit pas être considéré d'abord comme un moyen de préserver la jeunesse de la facilité des plaisirs qui s'offrent à elle, de l'accoutumer à de fortes disciplines individuelles et sociales, et de faire de bons soldats - encore que ce puisse être là certains de ses bienfaits. J'irai plus loin, le sport n'est même pas, essentiellement, un moyen d'acquiescer ou de garder une bonne santé, encore qu'il puisse contribuer puissamment à l'un et à l'autre. La plus haute justification du sport est celle qu'il trouve en lui-même. Il est le jeu, et l'on a un peu trop tendance à oublier que le jeu est une des activités fondamentales de l'individu vivant : le jeu, la pure dépense des forces physiques et mentales dans des activités qui sont elles-mêmes leur raison d'être et leur récompense et la pure joie de cette dépense, la pure joie de courir, de respirer, de lutter, de risquer, de s'éprouver soi-même jusqu'aux limites de son pouvoir terrestre et peut-être un peu au-delà. De ce point de vue, le sport n'est pas, comme le disent volontiers ceux qui le haïssent, un ennemi de la vie spirituelle. Il n'est pas une religion de la matière. Il n'est pas un culte du corps. Je dirai même que loin de servir le corps, il met le corps à son service. L'athlète, le véritable athlète n'est pas en adoration devant son corps. Il le mène même assez durement, il le jette en avant, il le force, il le cravache, il l'épuise dans la quête de quelque chose qui est au-delà de lui. Qu'est-ce que ce quelque chose ? C'est la victoire. La victoire sur l'adversaire ? Non, pas même. Toute victoire sur l'adversaire est d'abord une victoire sur soi-même. C'est soi-même qu'il faut surpasser. Qu'on ouvre, au hasard, à une page quelconque, le livre que j'ai la joie de présenter ici au lecteur, et l'on verra si l'auteur y paraît, une seule fois, dans la posture de l'adorateur de soi-même. Non. Il n'y est question que de luttes émouvantes comme celle où Paul Martin manqua d'un souffle la couronne olympique du huit cents mètres et inspira du même coup à André Obey quelques-unes des plus belles pages qui aient jamais été consacrées à l'effort athlétique, que de contacts fraternels avant et après la bataille, que d'affrontements loyaux et d'espoirs désintéressés, d'échanges amicaux, de loyauté, d'estime mutuelle, d'une meilleure connaissance entre les représentants de peuples éloignés, de surprises délicates. Va-t-on dire que Paul Martin, que moi-même, nous trichons, que nous donnons du sport une image un peu trop flatteuse ? Va-t-on dire qu'il ne faut pas juger le sport tout entier sur l'opinion que peuvent en donner les meilleurs ? Pourquoi n'en aurions-nous pas le droit ? Pourquoi faudrait-il juger le sport d'après les médiocres qui y sont nombreux sans doute, comme ils sont nombreux dans toutes les activités humaines ? Juge-t-on la peinture d'après les barbouilleurs, le théâtre d'après les cabots, la science d'après les cuistres, la littérature d'après les Trissotins, les religions d'après les Tartufes ? Les jeux du stade mériteraient sans doute déjà d'être traités avec honneur s'ils étaient seulement un moyen de rendre les hommes plus beaux, plus souples, plus harmonieux dans leurs gestes, des auxiliaires de l'hygiène sociale et une utile réaction de défense de l'humanité contemporaine contre les servitudes et les facilités de la civilisation machiniste. Mais ils sont davantage. De magnifiques occasions d'accéder à la plénitude humaine, une forme de la

culture. Reste Vargument selon lequel cette forme de la culture serait antagoniste des autres. Il est trop facile d'y répondre par l'exemple des Grecs. N'allons pas chercher si loin. Il ne me semble pas que la carrière du coureur de demi-fond Paul Martin, cinq fois représentant de la Suisse aux Jeux olympiques, de 1920 à 1936, ait entravé en quoi que ce soit la carrière du DT Paul Martin spécialiste de la chirurgie osseuse, un des médecins les plus en renom de son pays - qui trouve encore aujourd'hui le temps, soit dit en passant, de disputer des courses à ski, de donner à de jeunes athlètes intimidés par sa célébrité les conseils d'un moniteur bénévole, et même de se mesurer sur la cendrée avec ses amis et qui a trouvé aussi celui d'écrire un livre doublement précieux, parce qu'à l'enseignement d'une plume s'y ajoute l'enseignement d'une vie.

Thierry Maulnier



LES DÉBUTS EN ATHLÉTISME DE PAUL MARTIN

Quels ont été vos débuts ? Qui vous a donné le goût de la course à pied ? Comment êtes-vous devenu champion du monde ? Combien de personnes, de jeunes aux yeux brillants d'espoir et d'enthousiasme m'ont posé ces questions. Je vais m'efforcer au cours de ces pages de satisfaire leur curiosité. Et si j'arrive à communiquer au lecteur indulgent mon amour pour le sport et les nobles jeux du stade, mon but sera atteint.

J'avais dix ans et j'étais collégien. Lorsque le père Busset frappait des mains pour rappeler que le moment était venu d'aller retrouver nos bancs, nous abandonnions nos récréations et c'était à qui serait le premier à sa place. Nous n'avions pas le temps de regretter nos jeux et la leçon nous paraissait plus intéressante : on y était accouru de toute sa vitesse. Moi qui étais le plus petit de la bande, il était bien rare, au début, que j'arrivasse le premier ; mais l'idée me vint de m'entraîner ; je m'aperçus un jour de ma supériorité, lorsque ayant maraudé des noix, mes copains furent pincés - tandis que je fuyais, sautais la barrière et n'étais point rattrapé. Cependant, les prisonniers, jaloux de mon agilité, m'allèrent dénoncer aussitôt... et je me consolai avec l'idée que jamais je n'avais couru si vite.

Le soir, dans mon lit, j'aimais qu'on éteignît vite la lumière pour mieux vivre dans l'obscurité les histoires que mon père me racontait mieux qu'un livre. J'entrais dans la peau du dernier des Mohicans, je défiais Œil-de-Faucon, je terrassais l'Aigle-aux-Plumes-d'Argent et je m'endormais au milieu d'héroïques chevauchées dans les pampas.

Plus tard, je fis partie des éclaireurs. Combien de patrouilles et d'excursions dans les bois du Jorat ! Que de courses de montagne, de randonnées sur les glaciers, de campements sur les sommets, j'ai eu l'occasion de faire avec la vieille brigade de Sauvabelin... J'aimerais pouvoir raconter tous les souvenirs du temps où j'étais petit éclaireur, chef de patrouille, puis instructeur ; mais ce n'est pas ce que je me propose ici. Je dirai seulement que je m'y suis fait énormément de bien et ma reconnaissance va toujours à mon ami Grandchamp, notre instructeur alors. «Le chef de patrouille, nous disait-il, ne sera jamais chef que pour autant qu'il aura la volonté et la fierté de l'être, et qu'en leur for intérieur, les éclaireurs de la patrouille l'auront sacré plus fort, plus courageux et meilleur qu'eux. Être un chef veut dire être le meilleur». Dès ce jour, nous avons promis d'être tous de bons chefs de patrouille, et matin et soir nous consacrons un quart d'heure aux exercices physiques dictés par notre instructeur.

Ce fut mon premier entraînement méthodique, peut-être le plus pénible, car c'était un début; je me sentais souvent bien courbaturé et je ne voyais pas mon thorax grossir autant que je l'espérais. Je ne pensais pas qu'un jour la persévérance dans cet entraînement me conduirait à la victoire.

En 1917, je fus invité à suivre un cours d'éducation physique dirigé par le Dr Messerli, au nom du Département militaire. L'examen de fin de cours me permit de juger ce dont j'étais capable ; les levés de poids n'étaient pas brillants, mais les sauts étaient passables et les courses bonnes. A ce moment-là, le champion suisse de l'année, Etienne Muller, s'entraînait précisément à Vidy ; il offrit de donner des conseils et de s'occuper de tous ceux qui s'intéressaient à la course. Plusieurs de mes amis répondirent à l'appel tandis que je me faisais prier : je crois me rappeler qu'un léger épanchement de synovie était la cause de mon hésitation.

Après deux ou trois leçons prises par lui aux côtés du champion, un des jeunes coureurs me rencontrant au collège me défia ouvertement : il se sentait évidemment des qualités nouvelles et sachant que je le battais régulièrement auparavant, il se réjouissait de prendre une belle revanche sous les yeux de son nouveau maître. Poussé par l'amour-propre, je relevai le défi et pariai même de battre tous les élèves du champion ! Ah ! La rivalité entre collégiens et l'ambition des jeunes, qu'elles sont grandes parfois, mais justifiées aussi dans certaines occasions !

La rencontre devait avoir lieu une semaine plus tard. Entre temps je m'entraînais en cachette, le matin de bonne heure, ou le soir; ce n'était d'ailleurs que la suite d'un entraînement que j'avais commencé, car j'avais prévu depuis longtemps le défi d'un camarade. Mon genou était guéri et tous les jours je couvrais un ou deux 100 mètres en 13 secondes environ, accompagnés parfois d'un 10000 mètres ! Je suis encore étonné de la résistance dont je faisais preuve à l'époque ! Bref, la semaine écoulée, on décida que la compétition aurait lieu sur 400 mètres. Tous prirent le départ, y compris le champion suisse... et je passai la ligne dans le temps des plus honorables pour l'époque de 57"4/5 (le temps des championnats suisses était alors de 57"). Etienne Muller qui terminait à un mètre derrière moi me dit, une fois que nous eûmes repris notre souffle : «Vous courez bien, monsieur, sans doute avez-vous déjà gagné des concours ?» «Non, monsieur, lui répondis-je, c'est le premier que je dispute aujourd'hui, si on peut appeler cela un concours».



Le premier 800 m. lors du Jubilé Olympique en 1918 à Lausanne en présence de M. Dumuis et du Dr Messerli (à droite)

Dès ce jour, j'allai deux fois par semaine m'entraîner avec Muller et je fus reçu au Cercle des Sports de Lausanne. Je poursuivis toujours ma culture physique journalière, et deux fois par semaine je suivis les leçons de mon club au Collège de Montriond. Un mois plus tard, je remportai les éliminatoires pour les Championnats suisses à La Chaux-de-Fonds où nous sortîmes premiers au 3000 mètres relais à l'américaine. C'était ma première course en championnat et aussi ma première victoire officielle. Au bout d'une année, je parvins à un développement complet et m'entraînai avec méthode dans toutes les épreuves d'athlétisme, sauts, lancers et courses. Je pratiquai également la boxe pendant de longs mois avec le champion suisse Dejoie et pris ensuite, pendant une année et demie, des leçons de lutte et de jiu-jitsu avec le regretté maître Armand Cherpillod. Bientôt, je gagnai la couronne d'athlétisme du Cercle des Sports. A dix-sept ans, je participai aux relais, dans les plus grandes manifestations sportives helvétiques. En 1919, j'obtins le titre de recordman suisse et, quelques semaines plus tard, j'étais champion de mon pays et me qualifiais pour représenter nos couleurs à Anvers.

Avant d'aborder le chapitre consacré précisément aux Jeux olympiques disputés en 1920 à Anvers, qu'on me permette de traduire ici un passage d'un article écrit en 1930 par un des plus grands écrivains sportifs des États-Unis, R. Harron, article publié à l'occasion d'une de mes défaites, mais qui m'est plus cher qu'un triomphe. Sans fausse modestie, j'en recommande la lecture à tous les champions en herbe qui liront ces pages. On refuse trop souvent aujourd'hui d'accepter la guigne

avec le sourire. C'était quelques semaines avant ma victoire dans les mille yards sur piste couverte, où je battis le record du monde et remportai le titre de champion d'Amérique. Mais je laisse la parole à Robert Harron : «Récemment j'ai été le témoin d'un incident, d'un exemple de sportivité qui illustre d'éclatante façon le contrôle que tout athlète digne de ce nom doit posséder». Le héros de cette anecdote est le Dr Paul Martin, un coureur olympique suisse de renom, venu se perfectionner en chirurgie dans notre pays et qui n'a pour cela pas abandonné la course à pied, son sport favori. Le Madison Square Garden, de New-York, était plein à craquer et le clou de la réunion était le demi-mile où le champion du Canada et d'Amérique, Phil Edwards, de l'Université de New-York, était opposé à Martin. Un tour avant la fin, Martin, en deuxième position, produisit son effort et tenta de dépasser son rival à la corde. Ce dernier, conscient du danger, accéléra tout en se rabattant à l'intérieur, ce qui obligea Martin de ralentir avant de reprendre son sprint à l'extérieur. Mais il était trop tard et le Suisse perdit la course d'un yard.

Alors qu'il franchissait la ligne d'arrivée en deuxième position, la foule, enthousiasmée par son splendide effort et persuadée qu'il était la victime d'une tactique malhonnête, se mit à conspuer violemment Edwards, réclamant sa disqualification. Mais le Dr Martin n'était pas de cet avis. Il savait que la manœuvre d'Edwards était instinctive, normale et inévitable. Sa première pensée, après avoir atteint le but, fut de faire comprendre à la foule qu'Edwards n'avait pas fait preuve de manque de sportivité. Alors que les deux hommes reprenaient leur souffle, Martin s'approcha de son heureux concurrent et lui posa affectueusement les mains sur les épaules, tout en le félicitant. Avec simplicité et le plus naturellement du monde, le Dr Martin, gentleman suisse, venait de donner à la foule américaine une splendide leçon de galanterie. Puisse ce bel exemple être toujours suivi, pour le plus grand bien du sport».

Quelques remarques encore avant de mettre un point final à cette introduction déjà bien longue ! Depuis de nombreuses années, les États-Unis, tout comme la Suède et la Finlande, consacrent dans leur programme scolaire une place très importante à l'éducation physique et aux sports. Aux États-Unis, en comptant le week-end qui libère le samedi des obligations scolaires, le temps réservé aux exercices physiques représente le 40 à 50 % de la totalité des heures de présence à l'école. Et le niveau intellectuel des Américains, en dépit de toutes les affirmations contraires, n'est pas inférieur, que je sache, à celui des pays les plus avancés et qu'on appelle aussi les plus civilisés de l'Europe. L'esprit créateur des États-Unis est incontestable, chacun le sait, et en matière scientifique, il n'est pas rare aujourd'hui que nous allions parfaire nos connaissances chez les maîtres de la science, de la médecine, de la chirurgie et de la technique américaines. La plupart de ces maîtres, je les ai fréquentés dans leur enseignement et dans leur vie privée, et je dois à la vérité de dire qu'ils étaient tous de fervents sportifs, continuant à pratiquer dans leur club l'entraînement physique qu'ils ne pouvaient séparer d'une activité quotidienne débordante. Cette conception presque olympique de la vie contribuait à leur donner cet esprit large, ouvert, simple et avenant, ainsi qu'une nature juvénile et enthousiaste si rare dans notre vieille Europe.

Ils nous apprennent que l'habitude de l'effort, quel qu'il soit, engendre toujours le goût de l'effort, et que l'habitude est une répétition d'où surgit une certaine facilité. La facilité concourt à un renouvellement constant des facultés, et permet d'atteindre au plus près de la perfection, à condition qu'on soit journallement entraîné par la discipline de l'action. Dans cet ordre d'idées, les Américains ont bien compris le sens réel de l'éducation sportive. Les principes de cette éducation sportive, c'est-à-dire les principes élémentaires de l'effort, ont une telle valeur qu'ils doivent être concrétisés dans une pratique beaucoup plus large à l'école, pour le plus grand bien de la formation de l'intelligence et du caractère. Car avant d'être un entraînement physique, l'effort, dès l'enfance, est surtout un entraînement mental. Si la partie physiologique en est relativement simple, parce qu'à base d'hygiène et de régularité, il ne faut pas oublier que l'élément psychique de l'entraînement est plus élevé et plus complexe, parce qu'il suppose le double jeu de l'intelligence et de la volonté. On ne peut vouloir, en effet, que ce que l'on connaît, mais il faut le vouloir, et pour le vouloir, il faut l'apprendre. Or l'expérience du sport permet d'affirmer que celui qui a dirigé son effort vers une compréhension toujours plus claire de l'obstacle et de la difficulté, en les ramenant à leurs éléments premiers, doit arriver, pourvu qu'il se trouve dans des conditions physiologiques normales, à des résultats étonnants. Ces éléments premiers sont les mêmes pour l'entraînement intellectuel, que représentent les différentes étapes de l'étude scolaire. Mais l'élève les adaptera à l'étude avec un instinct naturel et avec ce double avantage de les avoir acquis dans l'entraînement sportif et de s'être en même temps fortifié et discipliné en les pratiquant. Il importe, cependant, que les maîtres comprennent ce programme et le réalisent dans un esprit pédagogique par leur exemple personnel. Constatons-le, nous sommes encore loin, en Suisse, de cette réalisation, tant au point de vue pédagogique que matériel.

Rappelons les paroles du père Didon, recteur au Collège d'Arcueil, qui disait, s'adressant à ses élèves pour les exhorter à s'adonner raisonnablement à l'exercice physique et aux sports : «Retenez bien cette devise : c'est un tout indissoluble qui guide toutes les possibilités que le Créateur a déposées en vous tous, c'est aussi la loi de l'olympisme». C'est-à-dire : semper fortius, semper citius, semper altius. Toujours plus fort : pour votre santé et votre volonté. Toujours plus vite : pour votre esprit de décision et de compréhension. Toujours plus haut: pour votre attitude et votre comportement moral. Puissent ces pages contribuer à donner plus de certitude à tous les jeunes, victimes de l'inquiétude, et qui sont livrés à eux-mêmes; puissent-elles les aider dans le chemin de l'assurance en leur révélant les possibilités de leur perfectionnement physique et en leur ouvrant un horizon plus large sur les possibilités de leur perfectionnement moral !